Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

126-127 | 2011

Formations et devenir anthropologiques

Les usages du savoir anthropologique en travail social

The Uses of Anthropological Knowledge in Social Work

David Puaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5531>

DOI : 10.4000/jda.5531

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 165-184

ISBN : 979-10-90923-02-7

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

David Puaud, « Les usages du savoir anthropologique en travail social », *Journal des anthropologues* [En ligne], 126-127 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5531> ; DOI : 10.4000/jda.5531

LES USAGES DU SAVOIR ANTHROPOLOGIQUE EN TRAVAIL SOCIAL

David PUAUD*

Cet article est basé sur mon expérience de terrain en tant que praticien-chercheur¹ développée depuis 2005 dans un service de prévention spécialisée. J'interviens en tant qu'éducateur de rue dans un quartier populaire d'une ville moyenne de l'ouest de la France. La prévention spécialisée est un secteur du travail social dont les missions relèvent de la protection de l'enfance. On compte sur le territoire français environ 4 000 éducateurs de rue exerçant dans 800 équipes éducatives. L'originalité de ce métier est d'aller à la rencontre de jeunes en risque de marginalisation dans la rue ou dans leurs lieux de vie afin de leur proposer une aide éducative. L'intervention sociale repose sur le fait que les éducateurs rencontrent ces jeunes sans mandat nominatif en se basant sur une relation de confiance établie dans la durée.

Dans cet article, je souhaite interroger en quoi le savoir anthropologique appliqué à des savoirs professionnels peut être constitutif du développement d'une connaissance ethnologique en travail social. L'expression en travail social serait selon S. Rullac de plus en plus utilisée dans le secteur de l'aide à la personne. Elle

* EHESS-CEAF, 96 Bd Raspail - 75006 Paris
Courriel : puaud david@yahoo.fr

¹ Ce terme est notamment défini par le sociologue H. Drouard pour qui cette posture représente l'alliance entre deux cultures, scientifique et professionnelle (2006 : 45).

témoignerait d'une reconnaissance d'une recherche en travail social (en intériorité) et non « sur » le travail social (travaillé de l'extérieur) (Rullac, 2010 : 29-31). La situation de mon témoignage lors d'une audience en cour d'assise m'a permis d'appréhender le fait que la dimension pratique de l'éducateur alliée au savoir anthropologique permet un retour réflexif enrichissant qui illustre la fécondité de l'anthropologie pour la pratique du travailleur social. Ce processus est également à mettre en lien avec les vacuoles subjectives développées par le chercheur dans un temps plus ou moins long, en relation avec son terrain.

Dans une première partie, je décrirai la situation en liaison avec mon terrain² de ce témoignage en cour d'assises qui a reconfiguré en partie mon appréhension de la recherche impliquée en travail social. Je développerai dans une seconde partie l'usage de la connaissance anthropologique appliqué à ma participation-observante³ dans ce procès. Elle témoigne d'une expérience partagée⁴ mettant en jeu les implications psychologiques propres au chercheur. Dans une troisième partie j'analyserai les conditions d'émergence d'une anthropologie du témoignage alliant une posture : l'anti-violence⁵ à une figure, celle de l'intellectuel spécifique (Noiriel, 2010 : 209-266). Enfin pour conclure, j'évoquerai en quoi

² Le terrain principal de mon étude est l'équipe d'éducateurs de prévention spécialisée. Je suis convoqué lors de ce témoignage en cour d'assises en tant qu'éducateur de rue. J'y ajoute mes connaissances ethnologiques. Ce lieu peut donc être perçu comme un tiers-terrain ou s'établit la liaison entre le praticien et le chercheur.

³ Ce concept est développé notamment par B. Albert, citant V. W. Turner (1991). Il indique que lorsque l'implication de l'anthropologue est l'objet d'étude, « c'est la participation qui devient observante ». Elle devient une condition et un support à la recherche (Albert, 1997 : 83).

⁴ F. Weber (2009 : 32) cite G. Devereux (1980 : 174 *sq.*) qui opposait l'observation participante à l'expérience partagée où l'observateur accepte ses tensions face aux situations de terrain pour en étudier l'impact des « interactions sur la connaissance produite par les sciences du comportement ».

⁵ Ce concept est développé par le philosophe É. Balibar dans son ouvrage « Violence et civilité » (2010 : 143-190).

les analyses scientifiques de l'ethnologue alliées aux données de terrains pratiques du travailleur social peuvent favoriser le développement d'une connaissance anthropologique spécialisée en travail social.

Une situation : un témoignage en cour d'assises

Nous sommes en janvier 2010, je reçois par lettre d'huissier une « citation à témoin devant la cour d'assises d'Indre-et-Loire ». Il y est indiqué :

« À la demande de Monsieur le Procureur de la République auprès du Tribunal de Grande Instance de TOURS Je vous donne ASSIGNATION à comparaître EN PERSONNE à LA COUR D'ASSISES D'INDRE-ET-LOIRE, où vous serez appelé(e) à déposer en qualité de TÉMOIN dans la procédure suivie contre OUVRARD J., LIDY Y.⁶ et autres mis en examen \ des chefs de meurtre, précédé, accompagné ou suivi d'un autre crime, extorsion par violence, menace ou contrainte de signature, promesse, secret, fonds, valeur ou bien, tentative d'escroquerie, torture ou acte de barbarie et arrestation, enlèvement, séquestration ou détention arbitraire ».

J'étais cité à témoigner du fait que je menais un suivi éducatif depuis 2005 avec Jean Ouvrard, l'un des deux principaux accusés de ce meurtre. Je me retrouve le 16 mars 2010 à la cour d'assises de Tours. Le juge débute le premier jour de séance en appelant les jurés, et les différents témoins. Je suis convoqué à la barre l'après-midi même. Durant la matinée le juge décrit les faits pour lesquels Jean est cité à comparaître. Il explique que la nuit du 15 août 2007 Jean, accompagné d'un comparse, rentre de discothèque passablement alcoolisé. Ils croisent Mr Firmin qui fait du stop. Au volant de leur Renault 21, les deux jeunes hommes s'arrêtent et agressent, sans raison apparente, l'auto-stoppeur. Après avoir mis Mr Firmin dans le coffre, ils se dirigent vers leur domicile, rue de la Galère (Jean a déménagé un mois avant). Là, ils font part de leur projet criminel à trois copains revenus de discothèque un peu plus

⁶ Les noms et prénoms ont été modifiés.

tôt. Eric, le comparse de Jean, s'empare au passage d'une pelle. Ils se rendent à quelques kilomètres à l'orée d'un bois, là se déroulera la scène finale dantesque. Ils exigent que Mr Firmin creuse sa propre tombe, ils le torturent, le mutilent avant que Jean achève sa victime de plusieurs coups de pelles⁷. L'après-midi du premier jour de séance s'ensuit la description des parcours de vie des accusés. Je suis le premier témoin appelé à la barre afin de relater le suivi éducatif que notre service a mené auprès de Jean. Ce dernier est à ma droite (dans un box en verre), la famille de la victime à ma gauche. Le magistrat me demande de « prêter serment », puis m'indique de décrire le parcours éducatif mené avec Jean.

Je débute mon témoignage sur les conditions de rencontre avec Jean, les actions éducatives menées avec lui durant deux ans : du témoignage au tribunal correctionnel, aux démarches administratives, institutionnelles avec différentes structures. Le magistrat demande à ce moment-là à Jean s'il a eu, à une période, un projet professionnel. Celui-ci répond : « L'armée, avec l'équipe de prévention. » Il justifie la rupture de son projet par le fait d'avoir eu à déménager avec sa famille. Je poursuis mon propos en appuyant sur ce projet d'armée contrecarré, selon moi, non par le déménagement de Jean, mais par la violence institutionnelle du juge d'application des peines qui lui avait stipulé que celui-ci s'avérerait impossible du fait de ses antécédents judiciaires (deux mois avant le meurtre). Je poursuis en indiquant : « Je pense que ce moment constitue un tournant dans la situation, car pour la première fois, il formulait un PROJET. »⁸ Le magistrat (en silence) dodeline négativement de la tête, puis il me demande : « Vous avez déclaré en commission rogatoire à la gendarmerie que vous vouliez amener une part d'humanité dans ce procès ! Qu'entendez-vous par là ? » J'indique en référence à mes recherches du moment qu'effectivement au-delà de cet acte monstrueux, inqualifiable, selon moi il y a « eu un

⁷ Pour en savoir plus voir l'article en ligne dans *Libération* de l'écrivain M. Embareck : <http://www.liberation.fr/societe/0101624495-un-crime-d-horreur>.

⁸ Les passages cités sont issus de mes notes de terrain.

avant », un Jean que l'on a connu envisageant des projets (armée, mécanicien), produisant des écrits (slam, rap), étant capable de faire trente kilomètres de la rue de la Galère à Châteaulare en scooter pour passer des tests d'admission à l'École de la deuxième chance. J'ajoute : « Lorsque l'on respectait Jean, il respectait les personnes, il venait dans notre service... » Puis je m'attache à démontrer sa difficulté à se mobiliser du fait des violences familiales subies, mais également de la déstructuration du tissu ouvrier dans le quartier dont il est issu, ce qui contribue à la relégation sociale de toute une partie de la jeunesse. L'intervention se poursuit pendant dix minutes sur des questions diverses : ma conception de l'insertion sociale, l'évocation d'un séjour de rupture⁹... Elle dure en tout vingt minutes. Durant la semaine suivante, les experts psychiatres indiquèrent que Jean n'était pas un malade mental, il était apte à être jugé. Ils le qualifièrent « d'a-social à tendance psychopathique ». Jean fut condamné à la réclusion criminelle à perpétuité avec vingt ans de sûreté.

De la connaissance anthropologique

Une situation extraordinaire : les beaux-cas

C'est en privilégiant une approche situationnelle que l'anthropologue peut saisir la subtilité des interactions en jeux dans la scène, les séquences, que les acteurs activent, qui le conduisent en réseaux vers d'autres lieux, trajets, faits (Agier, 2009 : 44). La situation devient donc une configuration spatio-temporelle particulière à analyser dans ses moindres détails qui mènera dans un seconds temps l'enquêteur vers d'autres lieux ou objets, de manière transversale.

La situation décrite ci-dessus peut être qualifiée d'extraordinaire (*idem* : 55-60) du fait de sa rareté, mais également car celle-ci n'est pas déterminée par une localisation fixe. La

⁹ Ces séjours de rupture (sportif, humanitaire...) sont une pratique propre au travail social. Ils visent à mettre en rupture ponctuelle des adolescents avec leur environnement, de les éloigner temporairement de leur milieu de vie. Ils sont une ponctuation dans leur parcours.

situation se déploie dans l'espace et le temps. Elle est une source anthropologique permettant d'appréhender des éléments sur la violence des jeunes marginalisés, les dynamiques d'un territoire, de la justice française, du rapport des travailleurs sociaux-ethnologues¹⁰ face à des situations extrêmes. Elle met en « œuvre des codes, des liens dans le rapport individu/société sans que l'espace joue là un rôle stabilisé » (*idem* : 59). Aujourd'hui sur le terrain, il m'arrive d'évoquer ce témoignage auprès des travailleurs sociaux, jeunes du quartier. Certains se réfèrent à lui, pour évoquer leurs frontières personnelles dans la délinquance, ils évoquent leurs différences comme cet adolescent qui m'indiquait : « Il paraît que t'étais au procès de Jean ? Je ferais jamais comme lui, il a été trop loin... Il a pris trente ans non ? » ou encore : « Il était sous produits, il a pété un plomb, on n'en parle pas de trop entre nous, mais on sait qu'il a pris perpét... tout le monde le sait mais on n'en parle pas »¹¹. En cela, l'évocation de mon témoignage sur le terrain renvoie à la situation limite correspondant au meurtre commis par Jean. Elle évoque le « pétage de plomb » possible de certains jeunes en situation de marginalité avancée, mais pour d'autres elle représente une limite, la frontière à ne pas dépasser. La situation se charge donc d'un sens social, qui permet de mettre en action quelques « éléments identifiables de l'ordre social, lequel se trouve contesté, perturbé ou parfois supposé menacé dans la situation extra-ordinaire » (*idem* : 59). La situation extraordinaire

¹⁰ Le travailleur social-ethnologue est un praticien du social qui est formé à la théorie ethnologique. Son groupe social d'appartenance, son institution et/ou le lieu de son activité correspondent à son terrain ethnographique. Le praticien-chercheur peut axer son travail anthropologique sur son propre groupe d'appartenance (les travailleurs sociaux) et/ou les usagers du service (le public des institutions du travail social : les personnes handicapées, sans domiciles fixes, jeunes des quartiers populaires... La participation observante du travailleur social-ethnologue est le principe méthodologique principal à la production des données. La formation ethnologique en continu avec son activité de terrain est également une condition nécessaire afin de favoriser la distanciation dans l'espace et le temps du chercheur avec son objet de recherche.

¹¹ Notes de terrain.

est perçue de manière différentielle en fonction du rapport que l'on entretient à la situation (par exemple juré, ethnologue ou journaliste). Elle met en exergue des codes et des liens relevant de la responsabilité éthique, du professionnel-chercheur. Sur le terrain, cet événement a favorisé le développement d'une réflexion des travailleurs sociaux autour de la gestion par le travail social des jeunes en situation d'extrême marginalité. Elle a permis le développement de deux instances de rencontre entre professionnels favorisant un « minimum d'interprétation et de communication entre les acteurs en présence » (*idem* : 59).

Dans une perspective de recherche, la situation extraordinaire liée au meurtre commis par Jean peut être appréhendée comme un beau cas. Les beaux-cas correspondent « aux rafales de situations où l'anormalité est l'expression de ceux qui n'ont plus de statut social : c'est la plainte de ceux qui risquent leur peau » (Laé, 2004 citant Foucault : 13-14). Ce qui intéresse Foucault dans ces beaux-cas c'est le fait qu'ils sont surinvestis de discours. Il s'intéresse aux langages plus qu'à la justice employée envers ces anormaux. Ces personnages sont surinterprétés, comme dans certains articles de journaux, où il fut indiqué que Jean était « une teigne » n'ayant des comptes à rendre qu'à « un ordre supérieur »¹². M. Foucault utilise dans ses études des cas quasiment muets, propageant du trouble¹³. L'auteur souhaite rompre avec la méthode des sciences sociales visant généralement à construire une chaîne compréhensive homogénéisant une situation dans l'ordre du commun. M. Foucault choisit donc des cas indiscernables, inaudibles, heurtant la conscience dans le but de prolonger le différentiel, visant à « démultiplier par elle-même les territoires où se manifestent ces vies anonymes... L'archétype ou l'échantillon forment le langage des sciences sociales, les particules indiscernables, volatiles, arrachées au vide et à la mort... C'est

¹² Voir l'article du journal à sensation, *Le nouveau détective* : « Le jour d'horreur est arrivé », n°1436, 24 mars 2010.

¹³ Voir notamment l'ouvrage : *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère : un cas de parricide au XIX^e siècle* (Foucault, 1973).

comme s'il nous proposait un nouvel axe, une véritable affirmation de vie, pour retourner le miroir et nous retourner sur lui pour voir ces multiplicités dont les lèvres tremblent » (Laé, *idem* : 14).

Le suivi éducatif que j'ai pu mener auprès de Jean durant trois ans éclaire en surface certaines modalités de son passage à l'acte extrême. Cependant, il faut bien saisir qu'au-delà de ces quelques bribes de modèles, on a affaire à ce que M. Foucault aurait nommé un beau cas, difficilement compréhensible, de par le caractère extrême du geste et l'absence de mobile. Il ne faut donc pas voir, dans mes témoignages durant cette cour d'assises, des modèles d'explications du meurtre. L'objectif était modestement de déplacer le regard vers des lieux non assignés de pouvoirs diffus, incarnés dans des segments de l'histoire de Jean, ayant eu des effets de réel, des conséquences relevant du désastre.

Des vacuoles de recherche

Lors de la préparation de mon témoignage, je construis mon propos à partir de quelques analyses développées ultérieurement à partir de la situation de Jean. La connaissance ethnologique développée en lien avec ce beau cas a dynamisé ma pratique éducative qui, en s'enrichissant, devient plus réflexive. Les connaissances se répercutent auprès des collègues, des usagers des services sociaux. Cependant, cette position privilégiée d'apprenant-pratiquant ne peut être possible que dans l'aménagement d'espaces : de « vacuoles de solitudes... des espaces pour soi, un temps à soi où l'on puisse bloquer la communication et se protéger du flux de sollicitations qui nous assaillent, de la folle accélération des échanges » (Citton, 2010 citant Deleuze, 1990 : 177). L'aménagement de ces vacuoles se fait dans mon cas en lien avec ma formation à l'EHESS. Les séminaires choisis selon sa problématique de recherche alimentent de manière dense les données de terrains pratiques. Durant le séminaire de doctorants de l'anthropologue M. Agier, j'évoquais mes doutes autour de mon témoignage quelques jours avant mon audition. M. Agier m'indiqua qu'à la lecture de mon mémoire de master, l'impact du juge d'application des peines était visible, elle

clôturait les espoirs de Jean d'entrer à l'armée deux mois avant son passage à l'acte.

J'appréhendais l'importance de privilégier une anthropologie du témoignage lorsque le chercheur est confronté à des situations relevant du désastre sur le terrain¹⁴. J'ai également eu un échange autour de mon projet de recherche doctorale avec l'anthropologue C. Girola, qui m'encouragea à participer en tant que témoin à cette cour d'assises. L'objectif de mon audition s'affina, je souhaitais démontrer le fait que Jean n'était pas un monstre, mais qu'il avait commis un acte monstrueux. Ces vacuoles de recherche m'ont permis de faire pivoter la problématique du témoignage de l'objet vers le sujet. L'action d'être témoin n'était plus une donnée figée préconçue, mais le résultat d'un processus dynamique construit dans la durée, à analyser en connexion avec des connaissances universitaires et des réflexions subjectives (Agier, 2009 : 8-11). Ces observations m'ont orienté vers des lectures mêlant l'anthropologie et la psychanalyse.

Des vacuoles de recherche subjectives

Lors de la préparation de mon témoignage, je souhaitais appréhender les enjeux de mon implication lors de ce procès, face à la gravité de l'acte commis par Jean. Différentes postures se croisaient en moi : celles du citoyen lambda relevant d'une société condamnant sans détour cet acte ignoble, ne pouvant accepter une telle rupture de l'ordre social, relationnel, entre humains. Cette posture se confrontait à celle du praticien-chercheur qui percevait la violence subie par Jean, les conséquences sociales d'une vie de rejet et d'exclusion. La responsabilisation sociale s'entrechoquait à la responsabilisation individuelle, les deux dimensions étant intimement liées. La situation extraordinaire vécue par le praticien-chercheur peut constituer dans certains cas un hapax existentiel (Jankélévitch, 1957 : 117) ; de par ses aspects constitutifs, elle influence

¹⁴ Notamment lors du séminaire « Anthropologie de la perception : l'expression du désastre entre épuisement et création » dirigée par B. Glowczewski et A. Soucaille. Voir également l'ouvrage de B. Glowczewski (2008).

durablement le cheminement de la personne. Ce témoignage mettait en action différentes composantes d'une identité plurielle : personnelle, citoyenne, professionnelle et scientifique. Le concept de la singularité existentielle¹⁵ m'a permis d'appréhender les différentes formations subjectives en jeu dans la situation qui allait être mise en scène. Le praticien-chercheur doit donc inclure a posteriori dans son objet de recherche les formations personnelles et/ou professionnelles qui constituent un préalable à son témoignage. Celles-ci renvoient le chercheur à ses propres affects, aux déterminations qui l'ont conduit à s'impliquer dans la situation. Selon l'anthropologue G. Devereux (*op. cit.*) il est primordial dans toute recherche de prendre en compte la subjectivité de l'enquêteur. Mes données de terrains lors de ce témoignage sont du matériau brut à retraiter, le chercheur doit donc produire des énoncés sur des énoncés et non prendre des énoncés comme des énoncés finis.

L'auteur invite le chercheur à étudier les « événements auprès de lui-même » (*idem* : 382). Ces connaissances anthropologiques se sont répercutées dans mon témoignage. Celles-ci ont eu également un effet ricochet voulu¹⁶ lors du procès. Les données partagées durant mon audience (et en préalable durant l'entretien avec l'avocate¹⁷) ont produit des effets sur le terrain. L'avocate de Jean, durant sa plaidoirie finale, reprendra également une partie de mes arguments sur la pluralité humaine¹⁸. En ce sens on peut parler

¹⁵ Voir le séminaire en ligne du 20/01/85 de F. Guattari intitulé : « Singularité et complexité ». <http://1libertaire.free.fr/Guattari12.html>

¹⁶ Selon G. Devereux ce comportement peut être déclenché par le chercheur pour éclairer un processus susceptible d'être utilisé comme donnée dans la recherche (1980, *idem* : 314).

¹⁷ Durant un entretien de préparation à l'audience, l'avocate de Jean m'avait vivement encouragé à témoigner, selon elle j'étais « un témoin unique privilégié de la situation pouvant révéler des micro-éléments ayant influencé son passage à l'acte ». Je lui avais également distillé durant cet entretien mes analyses ethnologiques sommairement afin qu'elle puisse les restituer.

¹⁸ Je reprends cette notion citée par B. Bouquet citant elle-même G. Truc. L'auteur aborde la « pluralité humaine », au sens où l'a fait valoir Hannah

d'effets de ricochet voulus relevant d'une dynamique de données ethnologiques appliquées sur le terrain¹⁹.

À des savoirs ethnologiques appliqués sur le terrain

La responsabilité éthique du praticien-chercheur

Ces connaissances anthropologiques s'agencèrent à des savoirs professionnels acquis sur le terrain me permettant d'appréhender que ce témoignage relevait de la responsabilité éthique du praticien-chercheur. J'avais l'ordre de témoigner devant la justice de relations sociales ayant influencé le parcours éducatif de Jean. P. Ricœur, cité par B. Bouquet, indique qu'être témoin de la souffrance d'autrui oblige, rend responsable ses témoins (2009 : 43-57). L'une des étymologies du terme responsabilité renvoie au verbe latin *respondere* signifiant une « obligation de répondre, de se porter garant » (*idem* : 43). La responsabilité renvoie le praticien-chercheur à sa qualité de témoin privilégié d'un parcours, de sa possibilité d'être un passeur entre des mondes (Goguel d'Allondans, 2003). En matière de responsabilité dans nos sociétés actuelles, le droit l'emporte sur la réflexion morale. La responsabilité éthique de l'ethnologue-praticien se situe au-delà de l'immédiateté, le témoignage, agit dans le temps et l'espace sous forme de rhizome (Deleuze & Guattari, 1980 : 9-37), comme une racine multicentrée, anarchique et souterraine. La responsabilité individuelle du praticien-chercheur se transforme en responsabilité collective : à la responsabilité personnelle et professionnelle s'ajoutent celle du collectif professionnel d'appartenance, et enfin celle du citoyen. Elle pose la question « jusqu'à quel point sommes-nous capables d'assumer l'humanité ? » (Bouquet, *idem* :

Arendt, c'est-à-dire qui lance un défi à la responsabilité. (Bouquet, *op. cit.* : 43-57).

¹⁹ Le terrain d'enquête se compose de lieux multiples liés aux déplacements induits par ma fonction d'éducateur de rue. De fait le discours de l'avocate influé par ma participation à la scène de la cour d'assise, ainsi que les répercussions de ce procès au sein du travail social, mais également dans le quartier d'intervention font partie de mes données de terrain.

43-57). Penser en réseau, c'est penser la multiplicité des échanges, multitude de flux déterritorialisants et prolifères. Ce n'est pas penser le territoire comme centralisé mais comme réticulaire, la communication comme fluide et liquide. Le témoignage de l'ethnologue n'est plus un discours déterminé sur un instant sans conséquence future. Le discours, dans notre exemple, est relayé par l'avocate, le procureur, les médias, dans la pratique réflexive des travailleurs sociaux. En effet ces réflexions furent suivies d'actions sur le terrain : de la mise en place de formations pour réfléchir autour des phénomènes de violences vécues par les travailleurs sociaux à la mise en place d'une commission de réflexion à l'échelle de la ville sur la prise en charge des jeunes les plus en marge. Durant ces instances, je pus échanger avec les travailleurs sociaux autour de mes réflexions engagées : sur la nécessité de développer une recherche ethnologique en travail social, sur la violence symbolique subie par les jeunes dans les administrations, la violence structurelle subie par l'ensemble de la population de la ville. Cependant, ces réflexions furent de courte durée. La logique fonctionnelle du travail social reprit ses droits. Durant les réunions, chaque structure justifiait ses propres logiques, dispositifs d'interventions. Le débat se focalisait autour des problématiques individuelles de chaque jeune au détriment de l'analyse socio-anthropologique. Enfin, ces réunions collectives s'estompèrent laissant la place à des supervisions psychologiques dans chaque institution. Cependant, je poursuivis la diffusion de mes recherches-actions au sein de ces instances. Je diffuse auprès de mes collègues de travail mes travaux, articles scientifiques. Le directeur du service vient de mettre en place une formation à l'ethnopsychiatrie pour l'ensemble du service. Le lien entre le travail social et la formation anthropologique s'établit également lors d'interventions dans les formations de travailleurs sociaux. L'approche ethnographique, les situations-analyses de terrain, les notions de décentrement, d'observation participante permettent de diffuser de manière subtile le savoir ethnologique auprès des travailleurs sociaux. Les fondements de la discipline résonnent auprès des éducateurs qui ont

en partie pour fonction de comprendre les logiques internes de groupes sociaux les plus en marge.

La responsabilité inhérente à l'action de témoigner résulte comme le souligne B. Bouquet d'une mesure entre pouvoir, vouloir et savoir (*idem* : 43-57). Le savoir ethnologique développé face à la situation guidait en quelque sorte ma pratique, je devais rendre compte de mes recherches, dans une forme de loyauté ethnographique. Cependant je devais développer une posture, une figure adaptée à la scène d'énonciation particulière : une cour d'assises.

Une posture : le concept de l'anti-violence

– La fonction anthropologique et sociale d'un procès en cour d'assises²⁰.

La justification sociale de tout procès est de « purger l'émotion sociale née du crime » (Mouranche & Granier, 1994, citant Fauconnet : 55). Le procès en cour d'assises a donc une fonction cathartique. Il permet la vengeance sociale, évitant les représailles individuelles. La justice rationalise la violence subie par les victimes en la retournant de manière symbolique contre l'agresseur. Dès lors, elle exerce elle-même une contre-violence préventive²¹. Dans nos sociétés modernes l'État et la Justice ont entre autres la charge de la défense sociale et le droit d'administrer la vie, ce que l'on peut nommer la souveraineté (Balibar, *idem* : 118). Pour cela, le pouvoir souverain doit être visible, il met donc en place des scènes rituelles mêlant la justice, le spectacle et la cruauté. Les procès en cour d'assises sont des mises en scènes du pouvoir souverain, ils permettent la suppression de la peine de mort. À la place, on assiste à un renforcement de la scène médiatique, ainsi qu'à une surenchère des peines « substitutives ». La médiatisation de ces événements permet de manière plus globale de créer des spectres de l'ennemi intérieur. Pour Balibar, ils existent

²⁰ Voir l'article de Mouranche et Granier (*idem* : 55-62).

²¹ L'auteur indique notamment que « s'il n'y avait pas d'ennemis publics, de "membres gangrenés" à amputer, le caractère transcendant de la loi ne se vérifierait pas » (Balibar, *idem* : 123).

déjà de manière fantasmatique avant de se matérialiser de manière régulière dans ce type d'affaire. Ils sont un support du supplément de pouvoir de l'État, de son « excès de pouvoir venant d'institutions visant des "ultra sujet" » (*idem* : 123). J'étais conscient avant la tenue du procès que celui-ci allait être la scène et le support du déploiement de cette contre-violence préventive. Elle s'imposait de par la nature du crime avec actes de barbarie et sans mobile apparent. Les journaux surenchérisaient en décrivant de manière brute et détaillée le calvaire subi par la victime. Jean était décrit comme un monstre sans foi ni loi : « Jean petite teigne de 19 ans au crâne rasé... délinquant récidiviste issu d'une cité difficile de Chateaulare... Jean un ado "à éduquer" » (*Le nouveau détective*, *idem* : 6-7). Ce pouvoir institutionnalisé permet globalement l'obéissance, d'éviter des récidives. Il induit dans la société une forme de passivité par la vision et la représentation théâtralisée de la terreur d'État.

Le concept d'antiviolence développé par le philosophe É. Balibar nous permet d'envisager une posture éthique du praticien-chercheur face à cette contre-violence légitime institutionnelle inhérente à la justice. L'antiviolence fait face à la violence symbolique (Bourdieu & Passeron, 1970) propre aux institutions, elle prend en compte la diffusion du savoir spécifique de l'ethnologue par la production de civilité (Balibar, *idem* : 143-190). De manière concrète, le témoin, de par son discours, resitue des actes, des événements, des relations ayant eu des conséquences sociales dans le parcours du jeune. En cela, l'ethnologue restitue la quotidienneté du conflit, il restaure la précarité de la politique qui n'est pas une science essentielle, mais bien dynamique, aléatoire. La posture antiviolenente vise à créer des forces productives de réflexions plus globales visant à décentrer le discours de la justice. C'est une posture contraire à la contre-violence renvoyant aux destinataires la violence initiale subie ou de la non violence favorisant l'inaction, le retrait de la scène. L'antiviolence est une autre façon de penser la politique que celle qui consiste à l'envisager uniquement sous forme de pouvoir : « une annihilation de la violence en tant que force de destruction et une re-création en tant

qu'énergie ou puissance interne des institutions » (*idem* : 60). Elle permet de penser l'impossible, en l'occurrence ici un meurtre barbare pour envisager les conditions de son surgissement. Cependant lorsqu'un chercheur tente de transformer un fait d'actualité en problématique scientifique de manière publique, la restitution journalistique n'est que partielle retenant les éléments pouvant conforter l'opinion populaire initiale (Noiriel, *idem* : 264). Le journal local du lendemain de mon intervention ne retiendra de mon discours que le fait qu'il y avait un Jean faisant « du rap » avant son passage à l'acte²². Ce fait-diversion (*idem* : 33) permet l'établissement du sens commun, toute complexification du réel est niée, l'éducateur-témoin est renvoyé à son activité de distraction, il n'a pas légitimité à complexifier le réel. La posture antiviolente guide l'alliance nécessaire d'une responsabilité professionnelle et universitaire légitimant le discours du praticien-chercheur. Cette posture concrète permet d'envisager la politique comme un acte collectif, une praxis. L'antiviolence permet la mise en place de stratégies de civilité favorisant le développement d'une anthropologie de la citoyenneté (Balibar, *idem* : 148-149).

– Une figure : L'intellectuel spécifique²³

Cette posture du praticien-chercheur sur le terrain est à rattacher selon moi à la figure de l'intellectuel spécifique définie par Foucault en 1970. Selon lui « le travail d'un intellectuel n'est pas de modeler la volonté politique des autres. Il est, par les analyses qu'il fait dans les domaines qui sont les siens, de ré-interroger les évidences et les postulats, de secouer les habitudes, les manières de faire et de penser » (Noiriel, *idem* : 209 citant Foucault, 1994 : 734). L'intellectuel spécifique est un universitaire qui prend la

²² L'article du journal local intitulé « Deux enfances marquées pour un crime atroce » indiquait : « Mr Puaud éducateur spécialisé indique qu'il y a eu un avant à l'acte monstrueux, un Jean qui faisait du rap... on veut bien croire qu'il faisait de la musique, mais dans le box, ses paroles sont tout sauf poétiques... » (*La Nouvelle République*, 17/03/10).

²³ Nous reprenons ici, le modèle de l'*intellectuel spécifique* opposé à la figure de l'*intellectuel de gouvernement* ainsi que de l'*intellectuel critique* développé notamment par G. Noiriel (*idem* : 209-266).

parole en public au nom des opprimés afin d'expliquer les rouages du pouvoir, afin de poser de manière différente un problème d'actualité car il est convaincu que, dans une société démocratique, l'enjeu décisif des luttes de pouvoir se situe du côté des questions plus que des réponses (*idem* : 259-266). La figure du savant-expert forme l'intellectuel spécifique. L'éducateur-ethnologue peut rendre compte de ces schémas d'interprétation au sein d'instances significatives ayant un rapport avec la situation initiale vécue par le jeune.

Le développement d'une formation anthropologique en travail social

Dans cet article, j'ai souhaité démontrer que cette audition en tant que témoin en cour d'assises a révélé l'influence des connaissances anthropologiques sur ma pratique d'éducateur de rue. Dès lors, ces connaissances théorico-pratiques peuvent être perçues comme des formations réflexives appliquées pour le praticien-chercheur confronté à des événements extrêmes. Elles permettent l'émergence d'une posture éthique de l'ethnologue en travail social. Elle correspond à une évolution de la perception de ce champ professionnel. Les professionnels de ce secteur sont au contact quotidien de jeunes, de personnes handicapées, ils développent des savoirs concrets sur la population, et leurs pratiques quotidiennes. Ces réflexions endogènes bien que traitées oralement font l'objet de très peu d'études. Pourtant elles révèlent des lignes de forces des rapports entre les citoyens et les institutions, de la considération de la différence dans nos sociétés. La discipline anthropologique, de par ses méthodes doit conduire à la réflexion sur les pratiques quotidiennes développées par les travailleurs sociaux. L'ethnologie est une discipline opérante pour penser l'implication du chercheur puisque l'expérimentation de celui-ci a déjà fait l'objet de réflexions²⁴. Le travailleur social, tout comme l'ethnologue, s'immerge pour un temps long sur le terrain,

²⁴ Voir les ouvrages, articles de R. Bastide (1998) ; B. Albert (1995 : 87-118) ; M. Agier (*op. cit.*, 1997).

il va à la rencontre de l'altérité²⁵. Comme l'indique B. Bouquet, il habite les situations. Le développement de la recherche ethnologique en travail social, comme on a pu le constater, réoriente des actions sur le terrain en alliant la posture du chercheur et du praticien. L'action et la recherche s'enrichissent triplement : premièrement en produisant des connaissances universitaires, secondairement en améliorant la pratique du travailleur social envers le public, et troisièmement en témoignant publiquement des enjeux de pouvoir vécus. L'implication du chercheur de par sa participation observante constitue le « conflit structurant le noyau méthodologique de la recherche en travail social » (Rullac, *op. cit.* : 30). L'aménagement de vacuoles de recherche favorise la formation du chercheur-praticien qui, dans ces espaces aménagés de suspension de la pratique alliée à de la réflexion théorique, débute le travail de décentrement nécessaire face à son objet de recherche. Il reconnaît ensuite le terrain en déconstruisant les données logiques inhérentes à sa fonction. Il réinterprète les présupposés, attentes, intérêts sous-jacents à son discours lorsqu'ils se retrouvent impliqués dans des situations données (Agier, 1997 : 27). Ses propres données et énoncés sont également à re-traiter comme des matériaux de première main. L'ethnologue-éducateur resitue ensuite ces analyses dans une problématique beaucoup plus large rassemblant l'ensemble des points de vue et discours agencés au sein de la situation (Agier, 2008 : 108-109). Cependant, le chercheur se doit d'adopter un engagement raisonné, tout en répondant présent aux demandes sur le terrain, il essaie d'éviter les écueils que peuvent être l'élitisme, le populisme ainsi que le corporatisme (Agier, 1997 : 24). Il apprend « à mieux savoir s'impliquer » sur le terrain (*idem* : 28). Ce positionnement méthodologique permet d'allier le savoir anthropologique à l'implication du travailleur social. La configuration d'ensemble devient l'objet de la recherche (Agier, 2008 : 109). Dès lors, il

²⁵ Voir l'ouvrage de Pascal Le Rest (2001), ethnologue et éducateur spécialisé, qui établit des liens entre l'ethnologie et la prévention spécialisée.

devient possible, comme dans la situation extraordinaire du témoignage en cour d'assises, d'envisager le développement d'une connaissance anthropologique en travail social. Celle-ci ne se définirait non plus à partir d'un espace de savoir extérieur au travail social portant sur les limites de son action, mais elle se délimite à l'intérieur du champ de l'action sociale, de par sa relation à la frontière entre connaissances et pratiques.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGIER M., 1997 (dir.). *Anthropologues en danger, l'engagement sur le terrain*. Cahors, Jean Michel Place.
- AGIER M., 2008. *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*. Paris, Flammarion.
- AGIER M., 2009. *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*. Bruxelles, Academia Bruylant.
- ALBERT B., 1995 « Anthropologie appliquée ou anthropologie impliquée ? Ethnographie, minorités et développement », in BARÉ J.-F. (dir.), *Les applications de l'anthropologie*. Paris, Karthala : 87-118.
- ALBERT B., 1997. « Situation ethnographique et mouvements ethniques : Réflexions sur le terrain post-malinowskien », in AGIER M. (dir.), *Anthropologues en dangers, L'engagement sur le terrain*. Cahors, Jean Michel Place.
- BALIBAR E., 2010. *Violence et civilité. Welles Library Lectures et autres essais de philosophie politique*. Paris, Galilée.
- BASTIDE R., 1998 [1971]. *Anthropologie appliquée*. Paris, Stock.
- BOUQUET B., 2009. « Responsabilité éthique du travail social envers autrui et la société : une question complexe », *Vie Sociale*, 3 (La responsabilité, entre philosophie, éthique et droit) : 46-56.
- BOURDIEU P., PASSERON J.-C., 1970. *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris, Minuit.

- CITTON Y., 2010. *L'Avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?* Paris, La Découverte.
- DELEUZE G., 1990. *Pourparlers*. Paris, Minuit.
- DEVEREUX G., 1980 [1967]. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris, Flammarion.
- DROUARD H., 2006. *Former des professionnels par la recherche. Initier à la démarche scientifique*. Paris, L'Harmattan.
- FOUCAULT M., 1973. *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère : un cas de parricide au XIX^e siècle*. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT M., 1994. [1980-1988]. *Dits et écrits*, t. 4. Paris, Gallimard.
- GLOWCZEWSKI B. (dir.), 2008. *Guerriers pour la paix. La condition politique des Aborigènes vue de Palm Island, Lex Wotton*. Montpellier, Indigène Édition.
- GOGUEL D'ALLONDANS T., 2003. *Anthropo-logiques d'un travailleur social. Passeurs, passages, passants*. Paris Téraèdre.
- JANKELEVITCH V., 1957. *Le Je-ne-sais-quoi et le presque-rien*. Paris, PUF.
- LAÉ J.-F., 2004. *Les « beaux-cas » chez Michel Foucault. Le Portique* [en ligne] : 13-14.
- LE REST P., 2001. *La prévention spécialisée. Outils, Méthodes, Pratiques de terrain*. Paris, L'Harmattan.
- MOURANCHE E., GRANIER K., 1994. « Cas n°5 : La mise en question de la fonction symbolique de la justice dans "l'affaire du sang contaminé" », *Droit et société*, 26 : 55-62.
- NOIRIEL G., 2010 [2005]. *Dire la vérité au pouvoir. Les intellectuels en question*. Marseille, Agone.
- RULLAC S., 2010. « La recherche en travail doit être le moteur d'une réflexion méthodologique », *Actualités Sociales Hebdomadaires*, 2653 : 29-31.
- TURNER T., 1991. « Representing, Resisting, Rethinking: Historical Transformation of Kayapo Culture and Anthropological Consciousness », in STOCKING G.W. (dir.), *Colonial Situations: Essays on the Contextualization of Ethnographic Knowledge*

(*History of Anthropology*, 7). Madison, University of Wisconsin Press.

WEBER F., 2009 [1989]. *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*. Paris, EHESS.

Résumé

L'article analyse l'évolution d'une posture professionnelle, influencée par le savoir, la pratique de l'anthropologie. La participation observante en tant que témoin en cour d'assises dans le cadre du jugement d'un jeune accusé de meurtre avec actes de barbarie constitue une situation extraordinaire. L'étude de cet événement permet d'envisager le fait que des savoirs anthropologiques appliqués à une sphère professionnelle forment les conditions d'émergence d'une ethnologie du témoignage alliant une posture : l'antiviolence a une figure, celle de l'intellectuel spécifique. L'alliance entre les analyses scientifiques de l'ethnologue et les données de terrains pratiques du travailleur social peuvent favoriser le développement d'une connaissance anthropologique spécialisée en travail social.

Mots-clefs : anthropologie, formation, travail social, implication, témoignage, responsabilité.

Summary

The Uses of Anthropological Knowledge in Social Work

This article analyses the development of a professional position, influenced by the knowledge and the practice of anthropology. Observant participation as a witness in a criminal court in the context of the trial of a young man accused of murder with barbaric acts constitutes an extraordinary situation. The study of this event makes it possible to consider the fact that anthropological knowledge applied to a professional sphere is the condition of emergence of an ethnology of the testimony combined with a position: antiviolence is associated with a figure, that of the specific intellectual. The combination of the ethnologist's scientific analyses and the social worker's practical field data could help the development of anthropological knowledge specialized in social work.

Key-words: anthropology, training, social work, implication, testimony, responsibility.

* * *